



**Ostwald**  
Thomas  
Flahaut



Éditions de l'Olivier



Ostwald



THOMAS FLAHAUT

# Ostwald

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.82361.168.7

© Éditions de l'Olivier, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*I am the passenger, I stay under glass.*

Iggy Pop





Comment ça meurt une ville ?

Quand nous sortons de chez nous, maman enfle un casque marqué du logo bleu de son entreprise, Alstom. Ce casque, elle ne l'a sans doute jamais porté. Elle ne le portera plus jamais, elle l'espère. Papa, lui, a revêtu le blouson de cuir du dimanche, râpé par les années, couvert de sillons gris et de craquelures, plus beau que ses costumes de semaine, bleus, unis et lisses. L'élastique du blouson enserre sa taille et simule dans le pli du cuir une bedaine qu'il n'a pas. Sur les photos de l'époque, je le vois amaigri. Je m'en souviens, comme je me souviens de ce journal roulé qui sort de sa poche. De son titre, de sa une, le souvenir imprécis des mots mais celui, bien clair, du vertige qu'ils avaient provoqué en moi.

Une usine ferme. La ville qu'elle faisait vivre agonise. La ville meurt.

Et l'idée de la voir s'effondrer, cette ville, avec toutes ses pierres, ses voitures et ses habitants, l'idée du vide qui viendrait après sa mort, du néant replié sur toutes ses rues et ses existences, alors, me hante.

Belfort. Un mois de novembre. J'ai onze ans. Papa a garé sa Golf devant le parking de l'Arsenal. La bise fait tourbillonner les feuilles mortes entre les premiers manifestants qui attendent. Bientôt, le goudron défoncé est noir de monde. La foule gonfle de minute en minute. Les policiers sont repoussés contre les remparts. Au-dessus de nous le lion de grès, gigantesque, regarde à l'horizon les collines boisées en lisière des Vosges se fondre dans le ciel noir. Sous ses pattes, une banderole est tendue. Lettres larges et rouges, éclatantes.

#### BELFORT AUX ALSTHOMMES

Le cortège, longeant la prison, traverse les cris, les insultes des prisonniers et débouche sous les marronniers dénudés de la place Saint-Christophe. Sur le parvis de la cathédrale, quelques vieux qui sortent de la messe nous observent, séparés de nous par un cordon de policiers. Félix est devant moi, le dos courbé. Cet été, il a tellement grandi que tout son corps craque. Papa enroule son bras autour de ses épaules et ils marchent ensemble sous des drapeaux syndicaux brisés par le vent d'automne. Moi, je m'agrippe à la veste de maman. Mon menton touche la banderole qu'elle tient et qui répète désespérément que ceux qui sont là y resteront, que Belfort est aux Alsthomes et n'est qu'à eux. Ce nom que les adultes brandissent et scandent, papa nous en a raconté l'histoire. Un jour, Alsthom est devenu Alstom. Beaucoup y ont vu un

mauvais présage. On disait qu'en enlevant le *h* de Alsthom, c'était le *h* de humains qu'ils avaient effacé.

Malgré les semaines de grève, les cortèges traversant la ville, les slogans criés au mégaphone et les trompettes de stade, devenus aussi familiers à la saison que la pluie d'octobre et le sifflement de la bise noire, la production des TGV a bien été arrêtée. Alstom est parti. L'usine s'est vidée de ses humains. Mais la ville n'est pas morte.

Il fallait pourtant vivre, et pour Félix et moi grandir, près d'un cadavre sans odeur, le squelette rouille et vert-de-gris de l'usine laissé là, pourrissant lentement au milieu de Belfort, comme un fantôme du passé ou un avant-goût de l'avenir.







Les restaurants où nous nous retrouvons, papa et moi, se ressemblent tous. Nos discussions aussi. Les entrecôtes, la purée et les petits pois, les lumières glaciales, les pastiches d'Andy Warhol accrochés aux murs, bouledogues ou chats bariolés, ont peut-être quelque chose à voir avec ces moments que nous passons ensemble, ces questions qu'il me pose toujours dans un ordre presque immuable. Ce que fait Félix qu'il voit rarement, si je mange bien, l'université et ce que j' imagine faire après. Mes réponses ne changent jamais.

Je sais pas.

Et ta mère ?

Maman va bien.

Ses yeux fixent les petits pois qu'il s'amuse à disposer en cercle du bout de sa fourchette. Toujours le même silence, la même gêne lorsqu'on évoque maman.

Il t'intéresse, alors, le bureau ?

Ce vieux bureau qu'il veut m'offrir, c'est pour ça que nous sommes ici. Et en parler permet de remplir le silence. Il est ancien mais très beau, papa le répète, c'est un très beau cadeau. Il y a quelques semaines, il a donné à Félix sa vieille

voiture, sa Golf. Il venait d'acheter ce 4 × 4 qui est garé derrière la vitrine du restaurant. On le voit depuis notre table. Le ciel gris de Strasbourg se reflète dans sa carrosserie de nacre noire.

Papa loue un local dans l'arrière-cour d'un immeuble haussmannien, avenue des Vosges. C'est le siège de la société dont il est le seul employé. Son 4 × 4 arrêté devant l'entrée, il fouille dans toutes ses poches, blazer, pantalon, manteau. Les clés de son local n'y sont pas.

Je les ai encore perdues, je crois.

Il sort un trousseau de la boîte à gants. Des doubles. Prévoyant, il les laisse là, depuis une après-midi où il nous a emmenés chasser, Félix et moi, près de chez lui, à Ostwald. Il avait perdu ses clés dans une clairière qu'il avait traversée en rampant, les hautes herbes avaient frémi et il avait cru voir un lièvre, ou une biche, il ne savait pas. Assis côte à côte dans le couloir de son immeuble, nous avons attendu le serrurier pendant des heures. Félix soupirait comme un ballon qui se dégonfle.

Dans un coin de la salle, le bureau est posé à la verticale.

Il te plaît ?

Oui.

C'est du chêne massif.

Il l'a remplacé par une immense table de verre en forme de haricot qui occupe un tiers d'une petite pièce, sans doute un garage avant sa rénovation.



Voiture, bureau, tu changes tout en ce moment ?

Tu penses venir le chercher quand ?

Le téléphone sonne. Papa soulève le combiné et le raccroche nerveusement.

Demain, probablement.

Demain, il n'est pas là. Il confiera les clés à Serge, un voisin, je n'aurai qu'à passer les prendre chez lui. Papa remplace les objets qui l'entourent, mais certaines choses ne semblent pas pouvoir changer. Papa ne répond pas aux questions qu'on lui pose. Papa, en dehors de nos déjeuners inscrits des semaines à l'avance dans son agenda, est hors d'atteinte.

Félix pourra t'aider maintenant qu'il a une voiture.

Le téléphone sonne de nouveau. Indécis, Papa tapote le plateau de verre. À cette heure et à l'autre bout de Strasbourg, Marie doit m'attendre, assise sur sa valise devant l'entrée de mon immeuble. Et je songe au froid, à l'hiver qui, sur la place d'Austerlitz, paraît toujours plus rude que dans le reste de la ville.

T'inquiète pas, je m'en vais.

Papa décroche.

Bonjour, vous êtes bien chez AB Consulting Matthieu, j'écoute.

Il se laisse tomber dans son fauteuil.

C'est toi ? Pourquoi tu m'appelles pas sur mon portable ?

Puis, sans me regarder, il m'adresse un signe d'au revoir.

OSTWALD

J'ouvre la porte. Le sigle qui la barre ne signifie rien, papa me l'a confié un jour. AB CONSULTING, ce n'est que pour être en tête dans l'annuaire.

Les cheveux de Marie sentent le shampoing à l'abricot. Elle m'embrasse, une bise furtive, ses lèvres claquent dans le vide, près de mes joues.

Je suis en retard. Désolé.

Elle me raconte son voyage, le TGV en panne quelques kilomètres après Paris, l'arrêt de tramway qu'elle a raté. Elle parle vite. Sa bouche se tord dans tous les sens comme si ses lèvres, plus pressées qu'elle-même, prononçaient en même temps un mot et les suivants.

J'entends Marie qui se déshabille, la boucle de sa ceinture heurte le sol carrelé de la salle de bains. Elle ouvre le robinet de la douche et je pourrais croire que ces gouttes d'eau qui tambourinent sur le sol en plastique de la cabine, les façades des immeubles entourant la place d'Austerlitz en répercutent l'écho. Depuis une semaine, l'endroit est silencieux. Le grondement des marteaux-piqueurs, le fracas du béton brisé, les tubes antiques qu'un transistor crachait toute la journée et qui rythmaient la chorégraphie des ouvriers et des pelleuses, tout s'est interrompu à la fin des travaux de rénovation. Ils ont duré plusieurs années et de la place, je n'avais toujours connu

que ce chantier. Quand les barrières qui en condamnaient l'accès ont été démontées, elles ont dévoilé un lieu étrange, alternant des parterres sans angles, des bosquets trop taillés et de larges espaces gris, minéraux et vides, trop gris, trop minéraux et trop vides pour qu'on ait le courage d'y flâner.

Depuis que je suis rentré chez moi tout à l'heure, je n'ai rien fait, si ce n'est attendre Marie. La dernière fois que nous nous sommes vus, elle terminait le lycée et Félix la suivait comme son ombre. C'était il y a longtemps, mais je l'ai reconnue dès qu'elle est apparue au bout de ce désert urbain. La rousseur vive de ses cheveux détonnait dans la grisaille.

Jupe marine et chemisier blanc, c'est le costume qu'elle a choisi pour jouer la comédie de l'entretien d'embauche. Quelques gouttes d'eau restées sur sa peau, près de ses seins, dessinent de petits points sombres sur le tissu. Elle sort de sa valise une serviette en cuir et enfile son manteau, en boule près de mon lit.

On se retrouve après ton rendez-vous ?

Avant de s'engouffrer dans l'obscurité du couloir, elle se retourne vers moi, la main sur la poignée de la porte entr'ouverte.

Je vais voir ton frère et des amis à lui.

On peut y aller ensemble.

Si tu veux.

Je te rejoins au Parlement.

À plus tard, Noël.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 1165 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE